

Le choc à l'arrivée au moulin de Bouviers.

Allongés dans l'herbe, assis le long de la rivière, attablés sous l'immense hall industriel en brique, partout les nomades semblent s'être posés un moment, sans doute le temps de quelque banquet car la nouvelle série s'appelle « Bouffes et Ripailles » a dit Fanny.

Des têtes d'hommes qui ressemblent à des faunes échevelés, des femmes plus intériorisées, des enfants à l'écoute, Fanny reste fidèle à ses scènes de genre.

Des instantanés d'humanisme, de partage et de tendresse :

la mère à qui revient la soupière et l'honneur de servir les siens,

l'homme – le père ? – qui fait manger l'enfant assis sur sa cuisse,

le regard du chien qui, la patte posée sur le bord de la table, attend patiemment sa part, la langue et le nez au plus près de la tartine et de l'os abandonné hors de l'assiette,

le visage atone de la fillette qui tend son bol,

le chat qui dort abandonné et serein sur la cuisse d'un des hommes attablés,

une poule sous la table...

Miches de pain, petits pois, poulet, salade dans des plats émaillés : les personnages de Fanny sont de lointains descendants de Bernard Palissy, de vieux amis de Pantagruel.

Harmonie chaleureuse d'une famille rassemblée dans la communion du repas, autour de la table, accroupie devant la cheminée au-dessus de la marmite ou près du panier. Instant de repos avant de reprendre le travail aux champs, pause chez les nomades ou pique-nique d'un moment de loisirs mais aussi bouffetance, boustifaille, bombance et bamboche d'une fin de beuverie dans laquelle les hommes, à l'expression forcée et grimaçante, se bâfrent et s'égosillent, tandis que

la femme sur les genoux se met à l'unisson et que même le chien a l'air de pousser la gueulante. Tous semblent tout droit sortis d'une scène de taverne de la peinture flamande du 17^{ème} siècle.

Nouveauté chez Fanny qui nous avait habitués aux scènes centrales : des baraques en coin, de petits formats, dans lesquelles il faut entrer pour discerner le réalisme poétique des nombreux détails. Domaines féminins, portes ouvertes sur les siècles passés d'une vieille ville de chez nous ou d'un creux de maison au fin fond d'un village des Carpates. Angles de vie d'une grande cuisine paysanne échappée d'un coin caché de Normandie ou de ces vieux films en noir et blanc de l'expressionnisme allemand. La légèreté des linges, les rayures rouges et le grain de la toile des torchons côtoient l'amoncellement des casseroles et des réserves de victuailles.

Et toujours dans ces petits formats, le contraste fort entre la masse du socle, sol sur lequel s'ancre la fragilité apparente des personnages.

Dans les ocres, roses, verts, bruns, blancs, gris, noirs... d'une terre qu'elle sait rendre vivante et sensuelle, Fanny inscrit des scènes saisies sur le vif, instantanés photographiques d'une histoire qui se déroule, sortes de théâtres de vie face auxquels on se surprend à imaginer ce qui s'est passé juste avant et ce qui se passera juste après.

Et toujours ...

le chat et le chien endormis parce que repus et sereins, ou attentifs, les yeux fixés sur la main de leur maître, alléchés et confiants...

et la poule affairée.